

808  
R 454 28869  
1906

# REVUE LITTÉRAIRE



DE

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

S'ADRESSANT

Aux Elèves des Séminaires, Collèges, Ecoles Normales,  
Pensionnats, Académies, aux Cercles  
Littéraires, etc.

PAR

UN ENSEIGNEMENT THÉORIQUE ET PRATIQUE

Paraissant chaque mois de l'année scolaire.



Adresse : JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR, OTTAWA.

SEPTIÈME ANNÉE—No. 1.—JANVIER 1906.

23/15

## À nos lecteurs.

---

Un moment, nous avons pensé suspendre ou supprimer la publication de la REVUE. Pour composer un "Dictionnaire encyclopédique du Canada," il y aurait bien de minutieuses recherches à faire et il faudrait bien du temps.

Des désirs, exprimés de divers côtés ou venus d'en haut, ont été pour nous des ordres auxquels nous sommes heureux de nous soumettre.

Durant les **six années** qui précèdent, l'on a traité de grammaire, de littérature — de prose et de poésie — de philosophie même, d'histoire du Canada.

Aujourd'hui, qu'il suffise de renvoyer les lecteurs à ces principes et à ces résumés, sinon il faudrait se répéter sans cesse.

Il reste néanmoins un vaste champ à exploiter encore, et les matières de l'enseignement abondent.

Les "explications et les applications," faites sur des textes, peuvent beaucoup aider les élèves et assouplir leur esprit d'observation, leur goût de l'analyse. Il en est ainsi au point de vue grammatical, lexicologique, littéraire.

De plus, l'**histoire**, profane et littéraire, mérite une sympathie spéciale; et dans un dessein d'utilité pour les divers examens, nous inaugurerons cette année la publication d'un résumé clair, sobre, bien ordonné de l'"Histoire d'Angleterre."

Des **notions de pédagogie**, placées en tête des exercices pratiques, initieront Maîtresses et élèves aux procédés utiles dans les diverses branches de l'enseignement. Il est évident que ces notions varient selon l'âge et les progrès des élèves des classes inférieures, moyennes, supérieures.

Peut-être aussi convient-il de consigner dans la REVUE des pages de **lecture** — vers et prose, — des monologues, des dialogues qui peuvent être utilisés comme exercices de diction et de déclamation.

Nous n'aurons garde d'oublier les **plans**, les **développements** ou

compositions, les **corrections** de devoirs d'élèves ou la publication de bons devoirs réussis par les meilleurs et qui serviraient presque de modèles.

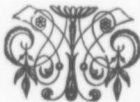
L'**histoire littéraire** du Canada, il est sans doute temps d'y songer, puisque des écrivains d'outremer en ont traité récemment avec admiration, sinon avec des sympathies désintéressées ou des idées sûres.

La **religion**, la **philosophie**, la **morale** réclament une place, à une époque où l'erreur et le mensonge font armes de tout, du journal, du théâtre de la revue, des feuilletons, contre les idées saines, contre la vérité, l'Eglise, les devoirs et les vertus individuelles et sociales.

La **bibliographie** enfin et les principaux **faits divers** qui se déroulent sur notre continent ou dans le vieux monde, méritent d'être signalés en les accompagnant de quelques réflexions suggestives.

Ce cadre n'est-il pas assez ample et est-il si difficile de s'y mouvoir? — Qu'on nous aide à continuer l'œuvre, agréable et utile, mais bien peu rémunérée: la REVUE ne demande qu'à vivre et souhaite qu'on l'empêche de mourir.

L. LE JEUNE. O.M.I.



## No I — ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

### ART. I — Grammaire française.

**Pédagogie.**—Il y a plusieurs manières de l'enseigner—par "leçons" et par "devoirs écrits"; par "explication d'auteurs" et par "composition" hebdomadaire.

1. Les **leçons** de grammaire doivent être courtes et fréquentes : deux par jour dans les basses classes.

a) Il faut faire saisir, d'abord, aux élèves le sens exact des *termes* grammaticaux, lesquels entrent dans les définitions et les explications. Ex. "lettre, consonne, voyelle simple, nasale, composée; l'orthographe et ses signes... (Voir p. 3, 4, 5, REVUE, 1905.)

b) Il faut ensuite poser la *règle* et l'expliquer à l'aide d'exemples placés sous les yeux, ou dans les livres ou sur le tableau. (Voir p. 5, 6, 7, REVUE 1905.)

Le "Cours de Langue française" des Frères procède ainsi, et la méthode est bonne, excellente, fructueuse.

2. Les **devoirs écrits** se font en étude sur une copie qui démontre au Maître si les termes et la règle ont été compris et appliqués.

3. Une autre méthode—qui en est la contre-partie—peut-être plus intéressante consiste à expliquer un passage d'auteur, après l'avoir mis au tableau noir. C'est ce que nous pouvons faire tout de suite.

### Les Pêcheurs bretons.

C'était par une des plus belles journées d'automne. La mer scintillait au soleil; chaque goutte reflétait, comme une pointe de diamant, une lumière blanche et pure, que l'œil supportait à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants arrivaient en foule sur les dunes, où mêlé au thym, l'œillet sauvage aux fleurs violettes exhalait son parfum de girofle: quelques chiens maigres les suivaient.

I. L'étude des sons et des articulations (**Phonétique**).

a) Qu'est-ce dans "C'était" que **C** et **é**? — Une lettre... unie à une autre formant un son articulé: "c'était"—b) Qu'est-ce qu'une voyelle simple, nasale, composée?... (Voir REVUE, 1905, p. 3..)

Ecrivez ces définitions au tableau, tandis que les élèves les écriront sur un cahier au propre, où ils ont déjà mis le texte ci-dessus: sans s'en douter, ils composent la grammaire.

II. Etude des mots (**Morphologie**).

a) Les noms: "journées, automne, mer, soleil"... etc.; —b) L'article: "une, des, la, au, du, l'"... — Continuez l'adjectif, le verbe... (Voir REVUE, p. 5, 1905).

c) Cherchez alors la *définition* du nom ou substantif : " journée, mer, ... femme, enfant, ... chien."

" Le nom est un mot qui sert à *nommer* une personne, un animal, une chose."  
— Voilà la définition.

### Suite du texte.

Munis de paniers, de légers filets, de pelles, de longs bâtons armés d'un crochet de fer, ils attendaient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers pour recueillir le riche butin préparé par la Providence: le brochet argenté qui glisse dans le sable humide, les crabes voraces, les homards aux larges pinces, la crevette, la moule nacrée, les coquillage de toute sorte.

Vers le soir à l'heure où le flux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnait le village.

### LAMENNAIS.

III. Diverses sortes de noms (Voir REVUE p. 5, 1905).

#### ART. II — Vocabulaire.

**Pédagogie**—En général, c'est sur un texte de poésie —surtout une fable— qu'il convient de s'exercer au **vocabulaire**, à former les mots.

Le *Ratio Studiorum* du R. P. Gassard, S. J. ; le Cours des Frères, la Lexicologie de Larousse... approuvent les avantages de ce moyen. Nous en avons profité et donné de nombreux exemples dans la REVUE (1900, 1901... 1904, 1905.)

a) Faire "écrire" sur un cahier—à part, ou à la suite du morceau qu'on étudie au tableau—les dérivés ressortant des mots du texte.

b) Donner comme "devoir écrit," en étude, et sur copie (ou mieux sur un cahier à part) le sens des mots dérivés : 10 à la fois.

c) Composer des "phrases" avec un certain nombre de mots désignés : 10 phrases ou moins encore.

d) Peu à peu, se rendre compte que l'on apprend le sens ou la signification des "préfixes et des suffixes" qui servent à la composition et à la dérivation.

Voilà qui vaut de l'or et qui assure l'intérêt et garantit les progrès, surtout dans les classes inférieures et moyennes.—Reprenons le texte des "Pêcheurs bretons."

**Dérivés** a) "une" donne aisément aux élèves: "unité, unir, union, unisson, univers"... —Faites chercher le sens de ces mots.

Faites faire une phrase avec chacun de ces mots.

b) "journée" espace qui s'écoule du lever au coucher du soleil ; donne: "journallement, journal, journalisme, journaliste, journalier." Tous ces mots dérivent de "jour."

Que signifie "isme, iste, ée, er" ajoutés comme suffixes à un radical. (Voir REVUE, 1905.)

c) "mer" (latin: *mare*) donne les dérivés venant du mot latin: "mare (flaque d'eau) marée, marin, marine, maritime." Cherchez de nouveau la signification et construisez des phrases,

Il en sera ainsi de "pointe, lumière, œil, village, enfants, fleur, parfum... etc.," en ne prenant que les noms qui sont dans le texte : dix par dix à peu près.

ART. III — **Lecture et déclamation.**

—  
**LE NOUVEL AN.**

Mon Dieu,  
Bénis donc cette grande aurore  
Qui m'éclaire un nouveau chemin !  
Bénis, en la faisant éclore,  
L'heure que tu tiens dans ta main !

Si nos ans ont aussi leur germe,  
Dans cette heure qui le renferme,  
Bénis la suite de nos ans,  
La terre et les fruits de nos champs !

Que chaque instant, chaque minute,  
Te prie et te loue avec moi !  
Que le sablier dans sa chute  
Entraîne ma pensée à toi !

Qu'un soupir, à chaque seconde,  
De mon cœur s'élève et réponde !  
Que chaque aurore en remontant,  
Chaque nuit en pliant son aile,  
Te dise : "Toute heure est fidèle :  
Compte ta gloire en les comptant !"

Mais si des jours que tu fais naître  
Chaque instant me reporte à toi,  
Toi, dont la pensée est mon être,  
Souviens-toi sans cesse de moi !

Donne-moi ce que le pilote  
Sur l'abîme où sa barque flotte  
Te demande pour aujourd'hui :  
Un flot calme, un vent dans sa voile  
Toujours sur ma tête une étoile,  
Une espérance devant lui !

LAMARTINE.

**Pédagogie.** — Avant de faire lire aux enfants, il faut leur montrer à lire soi-même.

Pour bien lire soi-même, il faut s'y être initié par les principes et par l'exercice.

Quels sont ces principes et où les trouver? — Consulter les auteurs spéciaux, peu et les meilleurs. Voyez ces deux-ci : DELAUNAY "L'art de se rompre à la parole." (Vic et Amat. Paris) — Harmant-Damien : deux volumes.

a) Le professeur analyse le fond — pour soi-même, d'avance — c'est-à-dire les idées, principales et secondaires, les sentiments, les figures, le mouvement et la gradation.

b) Pour les enfants, il faut les prendre plutôt par l'extérieur du morceau à lire, à apprendre, à déclamer.

c) En ce qui concerne ces vers de Lamartine, étudions seulement ceci.

La "virgule" exige qu'on écarte un peu les mots — et l'on maintient le même ton, sans fléchir la voix, jusqu'au point virgule ou point.

Le "point virgule" demande une demi chute de la voix ; le "point" une chute complète.

Le "point d'exclamation" — qui revient souvent dans la poésie ci-dessus — réclame *dans la voix* quelque accent tendre, ému, vibrant, un peu tremblant. Cela se fait toutefois sans trop s'émouvoir soi-même.

Les "deux points" — ils y sont deux fois — impose un arrêt, sans affaiblement de la voix, et l'on continue sur le même ton jusqu'à la chute finale.

b) Enfin, articulez bien, en remuant les lèvres, en ouvrant suffisamment la bouche, prononçant bien légèrement mais distinctement les syllabes muettes.

Essayez de dire ainsi ces vers, avec lenteur, émotion, simplicité, noblesse.

#### ART. IV — Composition.

**Pédagogie.** — Composer, même pour les plus jeunes élèves, est un exercice utile et indispensable. C'est les forcer à regarder, à observer, à réfléchir un peu, à dire ce qu'ils ont vu et pensé.

Longtemps, l'on devra insister sur l'*imitation*, la plus élémentaire — comme nous l'avons fait, et allons le faire ici.

##### I. — Les Pêcheurs canadiens.

C'est par une des plus radieuses matinées de printemps. Le golfe Saint-Laurent étincèle au soleil ; chaque onde réfléchit, comme une pointe de diamant, une lueur pâle et limpide, qui caresse les yeux avec douceur.

Du village presque abandonné, hommes, femmes, enfants se pressent serrés sur la grève sablonneuse, où marié au thym, l'œillet sauvage aux fleurs violettes répand son arôme enivrant : des chiens qui n'ont que les os et la peau les accompagnent en silence.

##### II. — Le Nouvel An.

Seigneur, daignez bénir l'aurore de cette nouvelle année : qu'elle éclaire de nouveau mes pas ! En les faisant éclore, daignez bénir les heures successives que voudra bien me distribuer votre main !

Puisque nos années ont elles-mêmes un germe, puisque cette

aurore en est l'enveloppe, daignez bénir la suite des années, et la terre aussi qui produit les moissons, les fruits des champs !

Dans ces douze mois, que chaque seconde, chaque minute, chaque heure, vous prie, mon Dieu, et vous glorifie avec moi ! Que chaque battement de cœur, comme le sablier qui mesure le temps, entraîne vers vous ma pensée et mon amour !

Que chaque soupir de ma poitrine s'élève jusqu'à vous comme une prière ! Que chaque aurore qui s'efface, chaque nuit qui ploie sur nous son aile, vous redise : "Toujours je suis à vous, le jour, la nuit : en les comptant, c'est compter votre gloire !"

Oh ! Seigneur, si chaque moment de ces heures me reporte jusqu'à vous, vous dont la pensée soutient ma vie, vous souviendrez-vous de moi ?

Ce que le nautonnier, sur l'abîme où se balance sa barque, vous demande, je l'implore aujourd'hui : un flot assoupi, une brise dans la voile, une étoile sur ma tête toujours, une espérance à l'horizon, le repos dans le port !

---





## No II — HISTOIRE DU CANADA.

## X. — Leçon.

L'ACADIE de (1613-1632)—Évènements depuis le traité de Saint-Germain-en-Laye jusqu'au traité de Bréda.—Lutte suprême pour la possession de l'Acadie. — L'Acadie devient possession anglaise.

## 1. — L'Acadie de 1613 à 1632.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour étudier l'histoire de l'Acadie.

Nous avons vu que le pirate Samuel Argall, envoyé par les colons de la Virginie, avait détruit, en 1613, les établissements français de Port-Royal et de Saint-Sauveur. Cet évènement n'interrompt cependant pas l'occupation française. Charles de Biencourt succède à son père et maintient la seigneurie; ses titres passent ensuite à Charles de Latour. Celui-ci établit même un poste important au cap *Sable*. C'est là qu'il se signale par un exemple de fidélité à sa patrie digne de l'admiration de la jeunesse.

Son père, fait prisonnier et conduit en Angleterre, y avait épousé une dame d'honneur de la reine, puis renié la France. Croyant son fils aussi vil que lui, il entreprit de lui faire partager sa trahison. Charles de Latour ne voulut pas même écouter le traître. Le père n'hésita pas alors à employer la force et prit les armes contre son propre fils. Ce dernier, fort de la belle et bonne cause qu'il défendait, lui fit subir une humiliante défaite et le força à se retirer. Honteux de retourner en Angleterre, après cet échec, le renégat alla habiter à quelque distance du fort commandé par son brave fils; il y mourut accablé du mépris de tous. Les traîtres à leur patrie méritent-ils un autre sort?

## 2.—Évènements en Acadie depuis le traité de Saint-Germain-en-Laye jusqu'au traité de Bréda.

Lorsque fut signé le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), le cardinal Richelieu voulut donner une impulsion nouvelle à la colonisation française en Acadie. Isaac de Razilly en fut nommé gouverneur. Arrivé en Acadie avec deux vaisseaux portant plus de trois cents hommes, il s'établit à la Hèse. Parmi ses compagnons se trouvaient trois Récollets et deux hommes remarquables, Charles de

Menou et Nicolas Denys. Le pays fut divisé en plusieurs seigneuries.

La mort vint frapper Razilly au milieu de ses grands projets; d'Aulnay de Charnisay lui succéda. Celui-ci était un homme actif, énergique, courageux, un administrateur habile. La colonie allait donc entrer dans une ère de prospérité inconnue jusque là. Malheureusement des dissensions éclatèrent bientôt entre le gouverneur, Latour et Denys. Chenisay alla jusqu'à attaquer Jemsek, un des forts de Latour. Madame Latour, en l'absence de son mari, organisa la résistance, et se défendit avec tant de courage, bien qu'elle n'eut sous ses ordres qu'une poignée d'hommes, que l'assiégeant dut se retirer. Quelques mois plus tard, Charnisay reparaisait devant la place et l'enlevait d'assaut. Les héroïques défenseurs avaient obtenu des conditions honorables. Le vainqueur ne respecta point la parole donnée, et souilla sa victoire trop facile par des atrocités révoltantes. La garnison fut pendue, et Madame Latour dut assister ou supplier de ses valeureux soldats. A quels honteux excès ne pousse pas la passion de la vengeance!

Charles Latour, après avoir erré pendant plusieurs années, finit par épouser la veuve d'Aulnay et hérita de tous ses biens.

Cependant, les colonies de la Nouvelle-Angleterre convoitaient l'Acadie, depuis longtemps. Une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre leur fournit l'occasion de mettre leur projet à exécution. Jemsek, Port Royal, l'Acadie entière, à l'exception de quelques petits postes, tombèrent bientôt aux mains des Anglais. Heureusement que le traité de Bréda, signé en 1667, rendit l'Acadie à la France.

### 3. — Lutte suprême pour la possession de l'Acadie.

Hubert de Grandfontaine fut nommé gouverneur de l'Acadie en 1670. Il s'appliqua aussitôt à rétablir l'ordre et la paix dans cette malheureuse colonie, ruinée par les attaques des Anglais et plus encore par les mesquines rivalités de ses chefs. Ses successeurs, Chambly, Vallière, Perrot, Meunéval, continuèrent son œuvre de restauration. Pour eux l'Acadie, par sa position géographique, était la sentinelle avancée de la Nouvelle-France, la clef des possessions françaises en Amérique. Il leur fallait des hommes et de l'argent pour la défendre; malheureusement, leurs appels réitérés ne trouvèrent pas d'écho à Versailles. Laissés à eux-mêmes, attaqués continuellement par des partis de guerre venus des colonies voisines, ils multiplièrent les prodiges de valeur. Combien de temps allait durer cette lutte inutile, mais si glorieuse pour la valeur française? Quarante années.

C'est dans cette lutte suprême que le baron de Saint-Castin et les Abénaquis se distinguèrent; leur fidélité inaltérable à la France, leurs exploits de tous les jours contribuèrent grandement à retarder,

de plusieurs années, la chute de l'Acadie. Ancien officier du régiment de Carignan, Vincent de Saint-Castin avait fini par se fixer parmi les Abénaquis. Comme tant d'autres de ces compatriotes, il y fut accueilli en ami. En effet, cette puissante tribu, évangélisée par des missionnaires français, s'était toujours montrée l'ennemie irréconciliable des Anglais et l'alliée fidèle de la France. Saint-Castin adopta le genre de vie de ces sauvages, et épousa Marie Pidikwamiska, fille d'un chef. Sa bravoure, son audace, aussi bien que cette alliance, lui gagnent les cœurs des Abénaquis qui le placent à leur tête. Pendant de longues années il fait une guerre acharnée aux maraudeurs anglais, se multiplie pour repousser les attaques qui viennent de tous côtés, et tient en échec toutes les forces de l'ennemi.

Nous avons vu que, en 1690, Port-Royal et presque tous les autres établissements français furent pris par les Anglais. Deux ans tard, Phipps attaqua Jemsek, mais sans succès.

Le traité de Ryswick (1697) mit fin à la guerre entre la France et l'Angleterre, mais l'Acadie resta toujours exposée aux incursions des colonies anglaises. C'est ainsi que le colonel Church, en 1704, pilla Port-Royal et ravagea les environs de Beaubassin. D'un autre côté, les Bostonnais ne cessaient de reprocher amèrement à l'Angleterre d'avoir cédé l'Acadie, et demandaient des renforts pour s'en emparer définitivement. Le gouvernement anglais se rendit à leurs instances; le sort de l'Acadie était scellé.

#### 4. L'Acadie devient possession anglaise.

Le 24 septembre 1710 le général anglais Francis Nicholson entre dans le bassin de Port-Royal. Sa flotte se compose de 54 voiles, son armée compte 4,000 hommes. Un envoyé descend à terre et somme le commandant de la place de rendre les forts. "Venez en chercher les clefs," répond fièrement l'héroïque Subercase. C'est un valeureux soldat que ce Subercase, dernier gouverneur français de l'Acadie. Il a déjà repoussé victorieusement trois attaques dirigées contre Port-Royal, et n'a sous la main que 300 soldats pour faire face à l'ennemi. Avec cette poignée de braves il résiste dix-huit jours, et obtient les conditions les plus avantageuses: pour lui et les 156 braves qui ont survécu les honneurs de la guerre, pour les habitants du pays le respect de leur propriétés.

L'Acadie était désormais possession anglaise. Le pays reçut le nom de Nouvelle-Ecosse, Port-Royal devint Annapolis. Le vainqueur voulait faire disparaître tous ce qui pouvait rappeler les origines françaises, faire oublier la France. A-t-il réussi? Demandez-le aux 160,000 Acadiens des provinces maritimes qui, après une séparation deux fois séculaire, conservent le précieux héritage légué par leurs pères, l'esprit, les mœurs, la langue et la religion de la France chrétienne de Louis XIV.

A consulter.—“ Une Colonie Féodale en Amérique ” par Rameau de Saint Père, 2 vol.

N.B.—On nous a prié de donner plutôt des plans et des esquisses de devoirs classiques. Nous répondons à ce désir.

*“ Que savez-vous sur l'Acadie, sa prospérité et ses malheurs sous la domination française ? ”*

PLAN.

1. **Début**—Position géographique, aspect, climat, habitants, premiers colons, espérance d'avenir, ressources de ce pays, au XVII<sup>e</sup> siècle. Soyez bref, concis, clair, méthodique: 15 lignes à 18 au plus.
  2. **Milieu**—a) Personnages en scène: principaux et secondaires.  
b) Événements “heureux”: en Acadie, au dehors entre France et Angleterre (dates).  
c) Événements “funestes”: en Acadie, au dehors (dates.)  
d) Rapprochement entre l'état du pays sous la domination française et anglaise...
  - 3.—**Conclusion**—Réflexions morales, religieuses, politiques, appuyées sur les événements—les espérances d'avenir aujourd'hui.
- 



## No III. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

## Pédagogie—La première classe, à la rentrée des élèves.

Les élèves sont entrés et se placent. Le Maître changera ce placement, plus tard, en connaissance de cause.

1. La prière faite, appel nominal des élèves, d'après une liste préparée, sur laquelle on a peut-être inscrit quelques renseignements reçus d'ailleurs préalablement. D'un mot dit à propos, on peut faire sentir que l'on connaît tel et tel de réputation.

2. Le travail matériel terminé, l'on assigne l'*emploi du temps*, afin que chaque élève sache quel enseignement il recevra le lundi (matin, soir), le mardi..., — quand il devra donner son devoir écrit, quand il devra réciter telle leçon apprise.

Cet emploi du temps devient — tout de suite — le guide qui le prévient ou le témoin qui le condamne : donc il faut qu'il en prenne note sur-le-champ.

Cet ordre des exercices une fois établi, il convient de s'y astreindre soi-même avec vigueur, pour éviter les hésitations et les pertes de temps.

3. La **discipline** sera convenue d'avance : on dira clairement que le *silence* sera strict, toute l'année, que l'on devra s'astreindre à ne porter *les yeux* que sur le professeur ou les livres — rarement sur les voisins. — Que *la tenue* sera digne et distinguée, — que l'on donnera une *sanction* par une note de conduite à toute sérieuse violation à la discipline.

4. Indiquer les *cahiers* : brouillon, propre des corrigés, des matières diverses qui seront enseignées, voilà encore une chose d'importance et que l'on se réserve de contrôler par un examen de semaine ou du mois.

5. L'art de prendre *des notes* devra être mis en évidence par quelques exemples immédiats, au tableau noir. L'on indiquera quelques signes d'abréviation qui seront communs au professeur et aux élèves.

6. Que l'on attire enfin l'attention sur le recueillement à s'imposer dans *les prières* qui précèdent et qui suivent la classe.

(A suivre.)

## ART. I. — Syntaxe grammaticale.

**Pédagogie.**— Dans les cours moyens et supérieurs, tous les auteurs de pédagogie sont unanimes à conseiller la concision, la sobriété. Voici, d'ailleurs, ce que tout le monde peut lire :

a) "L'étude du français devrait être "pleine de joie," de facilité, d'intérêt... Comment a-t-on réussi à la rendre si maussade, si ennuyeuse?"

b) "L'étude du français devrait être "l'observation d'une langue" que l'on sait déjà, pour en mieux voir les délicatesses et les beautés : on en fait un recueil de formules compliquées, de définitions abstraites, de difficultés inextricables..."

c) L'étude du français devrait être "la marche triomphale de l'intelligence" qui s'éveille à travers le domaine que l'enfant a con-

quis, dès le berceau, par la mémoire et par l'usage : mais le grammairien lui déguise la réalité, l'égarant dans un dédale de sentiers épineux, de recoins ténébreux, ignorés : le voyage devient un supplice.

d) Le maniment du français devrait être "un exercice de toutes les forces intellectuelles," pénible, mais fortifiant comme une ascension dans les montagnes... : on en fait un travail de patience, comme serait d'arracher les mauvaises herbes, de se mouvoir avec un boulet et des menottes...

"Ainsi, notre enseignement du français est **trop abstrait, trop méthodiquement grammatical, trop loin** des réalités du langage ; il est **trop étroit**, emprisonné dans les formules de grammairiens qui semblent n'avoir eu d'autre souci que de tuer la liberté ; il est **trop subtil**, et se perd dans des distinctions et des sous distinctions, où l'esprit ne sait ni se mouvoir, ni vivre à l'aise.

"Faisons donc cet enseignement ce qu'il doit être : à savoir **concret et vivant, large, lumineux**. BAINVEL, S.J., ("Causeries pédagogiques," p. 226, 227).

### I. — Sur l'art de lire.

Quand l'élève a une leçon à apprendre, que fait-il en général ? Il se met à marmotter, à voix basse ou à haute voix, chaque mot vingt fois de suite, mécaniquement, machinalement, jusqu'à ce qu'il se soit enfoncé la page, ligne à ligne, dans sa cervelle, comme on enfonce un clou dans le bois, à force de frapper dessus avec le marteau.

Eh bien, je propose aux meilleurs élèves des écoles primaires secondaires un pari, que j'ai bien souvent gagné.

Leur mémoire est toute fraîche, toute souple, toute nouvelle, tandis que la mienne me sert depuis bien longtemps, et, comme telle, commence fort à s'user ; je leur offre pourtant de choisir, eux et moi, une page quelconque, et je gage que je la saurai deux fois plus vite qu'eux.

Pourquoi ? Parce que j'y appliquerai les règles de la lecture, que j'apprendrai ce morceau en le lisant correctement, méthodiquement, selon les lois de la ponctuation et en suivant les mouvements de la phrase. Lue de cette façon cette phrase s'imprimera plus fortement dans ma mémoire, parce qu'elle se dessinera plus fortement dans mon esprit.

Apprendre à lire, c'est donc apprendre à apprendre ; par conséquent, ce n'est pas du temps perdu, mais du temps gagné.

LEGOUVÉ.

### Explications.

Sur ce texte — comme sur tout autre d'ailleurs — nous pouvons enseigner la grammaire, la syntaxe, avec le langage "concret, vi-

vant, large, lumineux" donc parle le P. Bainvel. Ce texte, mis au tableau noir, sert à la fois à cette étude aisée, agréable, joyeuse, à la lecture, à la prononciation, à classer et à définir: il suffit que le Maître sache sa grammaire et l'art de son enseignement.

Prenez, par exemple, la syntaxe du **nom**, ou celle des **propositions**, (lesquelles d'ailleurs se peuvent réduire à deux ou trois, comme nous le dirons un jour, ici).

**Propositions.** 1. "Quand l'élève..." (*temporelle* ou mieux: qui indique *le temps*). — 2. "jusqu'à ce que..." (la même). — 3. "comme on enfonce..." (*comparative* ou mieux: qui dénote une *comparaison*).

4. "que j'ai bien souvent..." (*relative*: qui marque un rapport).

5. "tandis que...": qui désigne encore *le temps*. — 6. "je gage que je...": cela que (*relative*). — 7. "Parce que..." (*causale* ou mieux qui indique *la cause*).

Maintenant pourquoi ne mettrai-je point, par écrit, au tableau, "la définition," la règle de ces propositions subordonnées? Ce sont les élèves eux-mêmes, guidé sans doute par mes lumières, qui vont les formuler et me les dicter, à mesure que je les provoque.

Est-ce "vivant, large, lumineux"? — Rien ne m'empêche alors d'ouvrir la grammaire et d'y faire lire ce qui est inscrit là, concrètement, au tableau noir. — Nous avons résumé la syntaxe dans la REVUE de 1905.

Qui ne verrait les mêmes ressources — pour les propositions — dans les vers suivants?

## II. — A la mère de l'enfant mort.

1

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange  
 Qu'il est d'autres anges là-haut,  
 Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change,  
 Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;

2

Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,  
 Une tente aux riches couleurs,  
 Un jardin bleu rempli de lis qui sont des astres,  
 Et d'étoiles qui sont des fleurs ;

3

Que c'est un lieu joyeux plus qu'en ne saurait dire,  
 Où toujours se laissant charmer,  
 On a les chérubins pour jouer et pour rire  
 Et le bon Dieu pour nous aimer.

Et puis, vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,  
 A ce fils si frère et si doux,  
 Que vous étiez à lui dans cette vie amère,  
 Mais aussi qu'il était à vous.

Que tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,  
 Mais que plus tard on la défend ;  
 Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,  
 D'un homme qui soit son enfant.

Si bien qu'un jour, ô deuil, irréprochable perte,  
 Le doux être s'en est allé !  
 Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,  
 Que votre oiseau s'est envolé !

V. HUGO.

**Remarques**—Maigres consolations !... Les sens parlent aux sens,  
 et la foi et l'espérance chrétiennes sont absentes !...

## ART. II. — Classes supérieures.

**Pédagogie.**—Un auteur littéraire peut être utile—comme pour la grammaire. Nous connaissons d'excellents professeurs qui s'en passent à merveille.

Sans doute, le Maître doit alors bien posséder sa théorie littéraire, les diverses parties du cours—prose et vers—genres et espèces à traiter, à analyser. Son enseignement au tableau sera ainsi facile, lumineux, vivant, sobre. Il faut qu'il soit aussi méthodique, afin que les élèves suivent la voie qui aboutit à des principes clairs et concis.

### I. — L'Enfant au berceau.

(De la *Revue Mame.*)

#### 1.

Tous les matins, avant le réveil des oiseaux,  
 Sur le berceau dont elle entr'ouvrait les longs voiles,  
 Sa mère déposait des fleurs, fines étoiles,  
 Du bleu de ses yeux, bleus comme les claires eaux.

#### 2.

Elle y posait des lys plus soyeux que la soie,  
 Droits et purs, mieux vêtus que le roi Salomon,  
 Car la beauté vaut mieux que l'éclat de Mammon,  
 Et la candeur inspire aux âmes de la joie.



3.

Parfois elle apportait aussi des épis d'or,  
Blond comme les cheveux du petit enfant rose,  
Et jamais près de lui ne laissait une chose  
Qui ne lui parût pas plus riche qu'un trésor.

4.

Près du berceau dormait, entre des branches frêles,  
Colombes, passereaux, libres, apprivoisés ;  
Et lui, dès le réveil, envoyait des baisers  
Aux fleurs, aux passereaux, aux douces tourterelles.

5.

Il grandit. Quand il fut en âge de courir,  
Il jouait, façonnant avec un peu d'argile,  
Des oiseaux et des fleurs d'une grâce fragile,  
Qu'il souhaitait de voir ou voler ou s'ouvrir.

6.

Et c'est pourquoi, jeune homme, il sut dire aux apôtres :  
"Si vous comprenez bien ce que j'ai sous le front,  
Les âmes fleuriront, les cœurs s'envoleront...  
Suivez ma voie. Il faut s'aimer les uns les autres."

JEAN AICARD.

### Principes littéraires.

1. Voyez le titre : c'est "l'Enfant-Jésus au berceau" ; donc nous avons là une **légende**, comme forme d'idées inventées par le poète.

"La légende est le récit poétique d'un fait édifiant, puisé dans la tradition chrétienne, dont le dénouement a quelque chose de merveilleux." Expliquez ces mots.

Il y a *trois cycles* de légendes : le premier emprunte ses sujets aux personnages de l'Évangile : "cycle évangélique," comme l'a fait ici Jean Aicard ; le second renferme les faits de la vie des saints : "cycle hagiologique" ; le troisième invente des légendes concernant des personifications imaginaires : "cycle symbolique."

2. "L'Enfant au berceau" n'est donc ni une ode, ni une romance, ni une composition lyrique : c'est une page du "genre épique," selon la définition même.

3. Si le récit légendaire n'amène point le "merveilleux," on a ce que l'on nomme le **conte** ou même la **métamorphose**. (Voir REVUE de 1905.)

4. Quant au style il est et doit être simple, naturel, plein de candeur et de bonne foi, descriptif et coloré. — C'est ce qu'il est

aisé de constater dans les six quatrains qui précèdent : quelle grâce noble et quelle fraîcheur parfumée !

## II. — A Monseigneur Duhamel.

*Pastores sumus... et patres nostri*  
(Gen. 46.)

Quand le drapeau français que la gloire illumine,  
S'envola du sommet de nos murs en ruine,  
Au milieu de navrants sanglots d'un peuple enfant,  
Que l'Amérique avait toujours vu triomphant,  
Aux bords du Saint-Laurent, dédaignés de Voltaire,  
Et convoités depuis cent ans par l'Angleterre,  
Nos ancêtres n'étaient que soixante milliers  
De soldats défricheurs sans peine et sans souliers.

Voilà huit vers épiques très beaux,—récit et description,—une période ample et abondante, pleine de souffle, de force, de santé : c'est une majestueuse entrée en matière.

Ne pouvant repasser les flots de l'Atlantique  
Et retourner au champs de la patrie antique,  
Dont ils devaient sans fin garder le souvenir,  
Abhorrant leurs vainqueurs, redoutant l'avenir,  
Attirés par l'éclat de la terre voisine,  
Où l'arbre du progrès étendait sa racine,  
Où le soleil plus chaud fait les prés plus féconds,  
Les Canadiens songeaient à fuir des bois profonds  
Qui naguère tombaient sous la cognée active,  
Pour s'en aller planter leurs tentes sur la rive  
Qu'abrite maintenant l'étendard étoilé.

Ces vers expriment—en continuant l'introduction du sujet—la progression des idées, les projets des colons, sous forme d'obstacles à leur gloire future : c'est encore un langage ample, énergique, imagé même, bien que sobrement comme les pages des grands classiques.

### I.

Mais les nobles pasteurs du troupeau désolé  
Qu'à sa vieille rivale abandonnait la France  
Elevant la voix, montrant le gouffre immense  
Où sa langue, ses mœurs et sa foi pourraient choir,  
S'il allait lâchement désertier le terroir  
Qu'à la pointe du soc et tout fiers de leur rôle,  
Avaient jadis conquis les enfants de la Gaule.

L'on voit que le poète pose le sujet avec netteté : " Action du clergé " sur

les colons, leurs enfants, dans le dessein de sauvegarder la langue, les mœurs, la foi : n'est-ce pas l'histoire mise en beaux vers ?

Aussi, prêtant l'oreille aux sentiments  
 Que leur donnaient ces chefs généreux et cléments,  
 Qui, tout émus encore des récentes batailles,  
 Etouffaient dans leur cœur la voix des représailles,  
 Et de leurs conquérants pardonnaient les affronts,  
 Nos pères, résignés, inclinèrent leurs fronts  
 Devant l'arrêt du sort, et, sans trahir la France,  
 Au drapeau d'Albion jurèrent allégeance,  
 Et restèrent au bords fécondés de leur sang.

Le fait est établi : "soumission filiale aux chefs, généreux et cléments." La forme, si naturelle et si coulante, sans prétention aucune, relève la grandeur du fond et le met en un relief puissant. Tous ces vers se peuvent dire sur un ton lent d'une voix grave et pénétrante, avec une sorte de sourire triomphant, mais avec une émotion calme et vibrante, contenue.

## II.

Si prudemment guidé, notre peuple naissant  
 Grandit et prospéra promptement, sous l'égide  
 D'une puissance aussi vaillante que rigide.  
 Sa loyauté fut sainte; et lorsque l'étranger  
 Traversa la frontière, on le vit se ranger,  
 Plein de tout l'ancien feu de son ardeur guerrière,  
 Sous les plis rayonnants des couleurs d'Angleterre,  
 On vit Salaberry, nouveau Léonidas,  
 Sauvante la colonie avec trois cents soldats,  
 De son sabre traçant le nom d'une victoire  
 Dont éternellement s'étonnera l'histoire,  
 Et montrer aux Saxons tout fiers de son succès  
 Qu'en nos veines toujours coulait le sang français,  
 Que nous n'avions perdu rien de la mâle audace  
 Qui fit sous tous les cieus triompher notre race,  
 Et que nous avionns droit de marcher à côté  
 D'un peuple dont le cœur bat pour la liberté.

M. Chapman sait condenser en quelques vers les développements de la colonie naissante : "loyauté et héroïsme," en deux mots, appuyés d'un beau fait d'armes, il résume les progrès et l'honneur du nom Canadien français.

(A suivre.)

### ART. III. — La Littérature grecque.

#### *Notions préliminaires.*

La littérature grecque a vécu, pour ainsi dire, comme langue vivante, mais elle n'est pas morte comme influence dans le passé et dans le présent.

Il convient donc de rechercher et de mettre en relief ce qui concerne ses origines, — son pays, — sa langue, — son génie.

### I. Origines.

Les Grecs se croyaient aborigènes; la vérité est qu'ils ont reçu des peuplades d'Asie leurs idées sur la religion, la famille, la politique, les usages, la langue, les noms même des rivières, des montagnes, des provinces. — Ils appartiennent à la race aryenne de couleur blanche — et furent précédés sur le sol par les Pélasges.

### II. Pays.

a) Le sol offrait deux conditions avantageuses aux Grecs: fécondité limitée naturellement — d'où travail énergique pour la culture. L'habitant acquérait ainsi une activité et une vigueur constante.

Les "aspects" et les "produits" sont variés: montagnes, plaines, vallées, golfes, anses, différence du nord et du midi. — L'esprit et les facultés profitaient à ces spectacles, là comme ailleurs. Aussi le Grec devenait-il tour à tour pêcheur, vigneron, pâtre, bûcheron, laboureur, commerçant.

b) Le ciel est surtout apte à impressionner les sens et l'âme. On connaît les idées confuses, sombres des peuples du Nord. La Grèce a un climat tempéré; ou plutôt, il a les glaces et les neiges au nord, sur les montagnes; au midi, un ciel serein, un soleil radieux, les vents étéséens balançant les orangers et les oliviers en fleur.

Puis, quelle pureté de l'atmosphère, qui laisse apercevoir les objets à une grande distance: de là, les images nettes, pures, fraîches.

c) La mer entoure, enlace, pénètre le pays entier, en formant une multitude d'îles, de caps, d'isthmes, de presqu'îles, qui elles-mêmes en forment d'autres. Elle devait provoquer des voyages et les nécessiter. Homère l'appelle un "chemin humide." Elle aidait à l'exportation et à l'importation: marbres, vendanges, fruits, céréales.

Grâce à elle, toute la Grèce s'ébranlait pour les fêtes religieuses, littéraires, sportives (jeux pythiques, isthmiques, olymptiens, néméens). Donc l'esprit, les mœurs, les goûts devaient se développer dans ces excursions, ces transactions commerciales, ces relations avec les étrangers.

### III. Langue.

La langue hellénique est d'origine asiatique. Elle se subdivise en dialectes, qui doivent leur naissance aux découpures des côtes et aux relations d'abord peu fréquentes.

Il y a les dialectes principaux: l'ionien, dont le plus remarquable est l'attique; le dorien, qui se ramifie en laconien, messénien, corinthien et argien. — Les secondaires sont très nombreux.

Les qualités littéraires du grec sont de premier ordre: — l'harmonie, qui résulte des sons et des accents; la richesse, parce qu'elle

est à la fois synthétique — avec la ressource des inversions, des flexions verbales et nominales, — analytique, à l'aide des particules, des prépositions.

C'est la plus belle, la plus mélodieuse, la plus souple de toutes les langues.

Ce langage sonore aux douceurs souveraines,  
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

A. CHÉNIER.

#### IV. — Génie.

Le génie ou trait naturel des Grecs se peut concevoir en soi et dans les œuvres. Nous le considérons présentement en soi.

a) Ses *goûts* sont pour l'homme, qu'il aime, pour la société de ses semblables, car il a beaucoup à dire et à communiquer.

Le Grec est curieux de *savoir*; la nouveauté et le mystère l'attirent, et les philosophes le prouvent dans leurs œuvres. Il est passionné pour le *beau*, comme le laid lui répugne... Il poursuit toujours l'*idéal*, en ajoutant volontiers au beau, tout en gardant le culte de l'exactitude.

b) Les *qualités* du Grec sont la " finesse de l'esprit," qui cherche les effets dans leur cause, les rapports secrets de tout. Parfois, souvent même, cette qualité dégénère en " astuce," en artifice à l'excès, en habileté qui tourne au mensonge; la Grèce est par excellence le pays des sophistes; — puis, c'est " l'équilibre des facultés": la raison tempère l'imagination et la sensibilité; — enfin, c'est la " santé de l'esprit" (Goethe) qui se montre partout vigoureux, actif, sans *mélancolie durable*.

Tel fut le génie grec: rien ne lui manquait pour s'immortaliser dans les arts et la littérature.

(A suivre.)

#### A—EMPRUNTS DU FRANÇAIS AU GREC.

**Pédagogie.**—Tous les pédagogues (Passard, S.J.; Bainvel, S.J.; Les Frères des Ecoles chrétiennes; Bréal, etc.) sont unanimes à constater ces emprunts et à conseiller aux Maîtres de les signaler aux élèves.

Il n'est pas de meilleur procédé—dans l'enseignement si aride et si rebutant—que de mettre au tableau:—a) l'histoire de la littérature grecque, comme nous venons de le faire ?—b) l'étymologie et la lexicologie, comme il suit.

#### I. — Les noms de nombre.

1<sup>o</sup> *Monos*: seul, unique.

1. **Monarchie** (*archô*: je commande): gouvernement à un " seul" chef l'Etat lui-même.

a) monarchique: qui appartient à la monarchie.

b) monarchiste: qui est partisan d'un gouvernement monarchique.

c) monarque: chef d'une monarchie.

2. **Monochrome** (*chrôma* : couleur) qui est d'une "seule couleur."
3. **Monochorde** (*charidê* : boyau, puis corde d'une lyre) : instrument à une seule corde.
4. **Monogramme** (*gramma* : lettre) réunion de lettres en un seul mot, comme J H S (Jesus Hominum Salvator : Jésus, sauveur des hommes.)
5. **Monographie** (*graphê* : écriture, description) écrit traitant un seul objet.  
Ex. : une monographie de Saint-Pierre de Rome.
6. **Monolithe** (*lithos* : pierre) : qui est fait d'un seul bloc de pierre.
7. **Monologue** (*logos* : parole, discours, traité) discours d'un personnage, qui est seul, s'adressant à soi-même.
8. **Monomanie** (*mania* : manie) espèce d'aliénation mentale, où les facultés semblent absorbées par une pensée unique.—**Monomane** : qui est atteint de cette folie partielle.
9. **Monopole** (*poleô* : vendre) : droit de "vendre seul" telles marchandises.  
a) monopoliser : établir, conférer un monopole.  
b) monopoleur : celui l'exerce, qui accapare une marchandise.
10. **Monosyllabe** (*syllabê* : syllabe) : qui n'a qu'une syllabe ;—syllabique : composé de monosyllabes : Ex. : "Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur."
11. **Monotone** (*tonos* : ton) : qui n'a qu'un seul ton ; qui manque ainsi de variété, qui ennuie : "air monotone ; la monotonie d'un paysage."
12. **Moine** (*monos* : seul) : religieux qui vit seul habituellement.  
a) monacal (autrefois : monial) qui appartient à cet état.  
b) monastère : maison où l'on vit dans la solitude, loin du monde.  
c) monastique : qui concerne cette vie solitaire.  
d) moutier (moustier) : monastier (all. Münster.)

(A suivre.)

## ART. IV. — Les Débats littéraires.

(Plans.)

## I. — L'Agriculture.

1. Prenez le mot "agriculture" ; cherchez-le dans Bescherelle ou Littré : quels sens ? Il désigne la culture de toutes les productions de la terre, l'art d'exploiter ces fruits...

2. Divisions principales ou classification du labeur agricole en catégories naturelles, ou développant ces notions avec netteté et précision pour les faire bien entendre. Peut-être la nomenclature suivante pourrait-elle être utile :

1). Culture des terres meubles ou arables — ce qui est l'agriculture même ; — 2. Jardinage ou horticulture ; les fruits potagers, les arbres fruitiers ; — 3. Vignobles (s'il y a lieu) ou viticulture ; — 4. Bois et forêts ; — 5. Bétail, basse-cour, industrie laitière et fromagerie ; —

6. Les abeilles ou apiculture, les poissons ou pisciculture; — Industries diverses: sucre, céréales ou graines à huile; génie rural.

3. Démontrer les avantages du côté moral, individuel, domestique, social de l'agriculture; son rôle physique par les produits alimentaires les plus sains; l'enrichissement ou l'aisance...

4. Coup d'œil sur l'histoire agricole des nations—ou du Canada seulement: applications locales.

Conclusion qui résume les faits et les idées avec force, clarté et passion.

## II. — La culture intellectuelle chez la femme.

1. Cette culture, n'est pas le pédantisme des femmes savantes, dont Molière a immortalisé le ridicule et contre lesquelles de Maistre a buriné de vigoureuses saillies: tous deux ont peint les excès.

Entre cet abus et la frivolité d'une vie qu'entraînent la vanité, le plaisir ou le rêve doré, n'y a-t-il pas une place d'honneur pour la *femme studieuse*? (Dupanloup.)

2. L'expérience éclaire ce point: la femme qui apprend — non celle qui lit pour lire — qui apprend à "penser" est aussi celle qui apprend à "vouloir"; elle a de ses devoirs et de ses droits une conception plus vraie, juste, complète: la supériorité d'intelligence assure celle de la vertu.

Et encore: "Aucune des créatures à qui Dieu a confié le flambeau de l'intelligence n'a le droit de le laisser s'éteindre, faute d'aliments" (S. Augustin). C'est une monnaie à faire valoir; elle ne peut rester improductive.

Il faut commencer par le goût des joies pures et des jouissances sereines de l'esprit, afin de s'affranchir des préoccupations vaines de la vie, des tristesses qui en sont le fardeau, des inclinaisons qui en seraient la souillure, de la passion des romans qui en sont le péril.

3. L'importance de la culture intellectuelle se tire de la noblesse des facultés féminines, — de la grandeur de la mission d'épouse, de mère, de jeune fille, — de l'efficacité de leur action: la femme a une élévation dans les idées, dans ses convictions, dans ses connaissances, dans ses aspirations.

La raison et la science religieuse et profane, font rayonner la vertu, trempent le caractère, rend bonne conseillère en rendant la femme plus estimable et plus aimée.

4. Prouver ici la thèse — par les contraires — surtout par les exemples de l'histoire et de l'époque contemporaine.

**Conclusion:** nécessité des idées justes, d'un idéal spirituel, de principes solides, de l'élévation morale des sentiments, de la force du caractère: pour soi, afin de se sauvegarder contre tant d'erreurs modernes, pour les autres, afin de les en préserver et de les orienter vers la vertu, l'honneur, le bonheur, le salut final.

## ART. V. — Littérature latine.

*Notions préliminaires.*

En Italie, à Rome, les lettres restent ensevelies dans un long et profond sommeil. Durant les *cinq premiers siècles* (754-272), c'est l'absence totale d'œuvre véritablement littéraire.

Ce n'est donc que bien tard que l'on rencontre les traces, jusque là rares et informes, de ce génie latin, que l'on sait pourtant si viril et si nettement caractérisé.

Qu'il suffise de constater deux points : le fait — son explication.

## I. — Le fait.

En vérité, dans cette longue période, Rome est tout entière à sa formation, à l'expansion au dehors. Elle ne sort de son élément naturel que sous l'action des étrangers, des peuples conquis, des Grecs surtout.

De plus, c'est la jeunesse du peuple romain : il n'a ni histoire, ni presque point de légendes. — Et, chez lui, en dépit du climate, de la mer, de la situation géographique, on sent le dédain des aspirations intellectuelles, le goût des labeurs champêtres, des tentatives militaires, des affaires politiques, des questions utilitaires. Rien de semblable aux aèdes, aux trouvères, chez les Romains.

## II. — L'explication du fait.

Quatre constatations peuvent expliquer ce silence : le temps, — les aptitudes, — les sujets, — la langue.

a) Le Romain n'a pas le *temps* de s'adonner aux lettres : il est occupé aux champs, au forum, à la guerre. C'est un peuple actif, fort et résistant, apte à conquérir le monde. Le Romain est d'instinct conquérant et pratique ; il forme d'abord le citoyen, organise la famille, l'un et l'autre en vue de l'Etat.

b) Il manque aussi d'*aptitudes*, de qualités brillantes, au moins à l'origine. S'il n'a pas l'imagination vive et colorée du Grec, ni sa sensibilité émue et sonore comme les cordes d'une lyre, il se distingue par la justesse de la raison, la droiture du jugement, l'ordre et la précision des combinaisons : il a les talents du logicien, du moraliste, du magistrat, du politicien, plutôt que du lettré et de l'artiste.

c) C'est aussi le défaut de *sujets* de son choix. — Est-ce la *nature* qu'il observe ? Le sol est peu fertile, ingrat ; la mer Adriatique se déchaîne en tempêtes ; l'homme est un étranger, un ennemi, un barbare. — Est-ce la *religion* ? Le culte est indécis, flottant, car les divinités sont elles-mêmes des abstractions de la nature, sans poésie et sans agrément : c'est à la Grèce que Rome va emprunter sa théogonie. — Est-ce la *patrie* ? Elle se fait et se construit lentement : le Ro-



main ne combat que par réflexion, par calcul : c'est un rude labeur, comme celui du labour ou de la pêche.

d) La langue latine a longtemps végété, indécise, sèche, rabougrie en quelque sorte. Son vocabulaire était pauvre, rigide, sans élégance ; sa syntaxe, sans précision et sans libre allure.

En résumé, le peuple romain était peu doué pour les lettres, n'en avait guère le goût, et s'en désintéressait par des vues utilitaires et des desseins tout pratiques.

(A suivre.)

### I. — Les noms de nombre.

#### A. — Unus (unum : un).

1. **Un-animité** (*idus, animus*) : accord de plusieurs dans un même esprit ou intention ; unanime, — ment.
2. **Unifier** (*unum, facere*) : ramener à l'unité. " L'unification des poids et mesures — des soldes."
3. **Uniforme** : qui présente une " seule forme," ou manière d'être, durant toute la durée. — " L'uniformité du costume, du genre de vie ; — " uniformément."
4. **Union** : Liaison entre choses ne faisant plus qu'un ; lien d'affection. — " Unir la science et l'humilité."
5. **Unisson** : (*sonum* : son) : accord de voix, d'instruments en un seul son ; conformité intellectuelle, morale : " des caractères à —."
6. **Unitaire** : qui ramène les choses à l'unité : " L'hérésie unitaire," consiste à ne reconnaître qu'une personne en Dieu.
7. Avec **dés** : **dé** et avec **ré** : désunir, désunion ; réunir, — ion.

#### B. Primus (primus : nombre ordinal).

1. **Prime** : " de prime abord " : — au premier abord ; — prime-sautier, ère : qui conçoit, décide du premier coup : " un esprit —." " Chanter ou réciter prime." — Dans " une prime d'assurance," le mot vient de : *premium*. — " Un homme qui prime (primer) " : qui est au premier rang. " La force prime le droit."
2. **Primaauté** : le premier rang.
3. **Primeurs, prémices** : les premiers fruits de la terre, — de l'esprit.
4. **Primaire** : qui appartient au premier degré, par lequel on commence.
5. **Printemps** : " prime-(e) temps " : la première saison de l'année, — d'où " printanier."
6. **Primo** (adv. de l'ablatif *primo loco*) : d'abord, premièrement.
  - a) " Primogéniture " : aînesse, priorité d'âge entre frères et sœurs.
  - b) " Primordial " (*ordium, ordiri* : commencer, ourdir) : qui appartient au commencement, qui est le principe.

### ART. VI. — HISTOIRE D'ANGLETERRE.

**Pédagogie.** — L'histoire s'enseigne au " tableau noir," dans toutes les classes, que les élèves aient sous la main un manuel ou non. — Mettez la leçon au

tableau, d'une façon nette, claire, bien ordonnée : dates générales, particulières, événements principaux et théâtre de l'action, personnages principaux...

L'élève ne retiendra que les grandes lignes, et c'est assez.

## I. Leçon.

### I. — Période de formation.

L'ANGLETERRE JUSQU'À L'INVASION NORMANDE.

(I siècle au XI.)

1. **Premiers habitants de la Bretagne.** — Avant le I siècle, les Celtes, qui habitaient les Gaules, vont s'établir dans l'île : on les appelle les **Bretons**.

Les Bretons se nomment *Scots*, établis en Calédonie ou Ecosse ; *Pictes*, établis au sud des monts Grampians ; *Cambriens* et *Logriens*, établis dans la partie méridionale.

Au début du II siècle (98-125), ils sont tous — excepté les Scots — vaincus par les Romains, seuls maîtres de l'univers.

Au V siècle, les Romains abandonnèrent leur conquête, et les Bretons redevenaient indépendants sous leurs chefs nationaux, nommés *Penteyrn*.

En 449, attaqué par les Pictes et les Scots, le penteyrn cambrien "Wortigern" appelle à son secours les pirates saxons "Henghist" et "Horsa," deux frères.

2. **Invasion des Saxons.** — Ces barbares, établis en Germanie entre le Weser et l'Elbe, débarquent en Bretagne. Ils repoussent au nord les Pictes et les Scots.

Se tournant ensuite contre les Bretons du sud, ils s'emparent du pays entre la Tamise et la Manche. Les Bretons se défendent courageusement avec Wortigern — puis sous "Ambrosius" le romain, enfin sous "Arthur," qui est vainqueur à "Badon-Hill" : il disparaît dans une bataille (520).

Les Bretons, refoulés à l'ouest, au pays de Galles, s'y établissent et les uns traversent la Manche pour aller fonder en France, en Armorique, la Petite Bretagne. — Aujourd'hui encore, les Gallois et les Bretons de France ont conservé leur langue et plusieurs millions la parlent. La langue bretonne a beaucoup de mots communs avec l'écossois et l'anglais.

3. **Fondation de l'Heptarchie.** — Restés maîtres d'une grande partie de l'île, les Saxons fondent quatre royaumes en Bretagne : celui de **Kent**, ayant Cantorbéry pour capitale (455) ; celui de **Sussex**, capitale Chichester, (491) ; celui de **Wessex**, capitale Winchester, (516) ; celui d'Essex, capitale Londres (520).

Lorsque les Saxons se sont établis dans l'île, une autre peuplade germanique, les **Angles**, conduits par "Idda" et ses douze fils, débarquent au nord de l'*Humber* (547). Ils forment trois nouveaux

royaumes: celui de **Northumberland**, capitale York; celui d'**Est-Anglie**, capitale Norwich; celui de **Mercie**, capitale Lincoln.

Ces trois royaumes ajoutés aux quatre précédents constituent l'*Heptarchie* ou réunion des sept royaumes: l'**Angleterre**.

Toutefois l'**Ecosse** reste indépendante, ainsi que l'**Erin** ou **Irlande** (*terre verte*)

4. **Le Catholicisme en Bretagne et en Irlande.** — a) Un jour, à Rome, le pape saint Grégoire le Grand (pape de 590 à 604), ayant aperçu sur le marché des esclaves Angles, est frappé de leur beauté. Il demande de quels pays ils viennent. — “De l'Angleterre idolâtre,” lui est-il répondu. — Ce ne serait pas des Angles, mais des Angles, dit-il, s'ils étaient chrétiens.” Aussitôt, il envoie en Angleterre le moine Augustin (devenu saint Augustin de Cantorbéry) avec d'autres missionnaires (604).

b) Un Gallo-Romain, saint Patrice (372-464), pénètre en Irlande, la convertit tout entière et en fait une pépinière de saints et d'apôtres.

Dès lors, on appela respectivement l'Angleterre et l'Irlande “l'île des saints.”

(A suivre.)



N<sup>o</sup> IV.—PHILOSOPHIE.

## ELEMENTS DE PSYCHOLOGIE.

## I.—Le beau et l'art.

L'esthétique est une partie de la philosophie qui s'occupe du beau.

Elle comprend : 1. La théorie du beau ; 2. La théorie de l'art.

## I.—Théorie du beau.

En face d'un objet beau, soit "naturel," soit "artificiel," nous éprouvons tout d'abord un sentiment qui s'appelle le "sentiment esthétique." Il est immédiatement suivi d'un jugement, "le jugement esthétique."

1. Les **caractères** du sentiment esthétique sont le "désintéressement, l'universalité, la nécessité"; en d'autres termes, "il est désintéressé, universel, nécessaire" (Kant). Certains philosophes ont prétendu que le jugement précède le sentiment en matière d'esthétique. Cette thèse est contraire aux faits. Nous sentons en premier lieu la beauté d'un objet ; nous n'en percevons qu'ensuite le "pourquoi" cet objet est beau ; le travail critique suit le sentiment esthétique.

2. **Conditions du beau.** Pour déterminer les conditions du beau nous nous placerons à deux points de vue.

I. *Au point de vue objectif.* — 1. D'après saint Thomas d'Aquin, le beau "c'est l'ordre et l'unité dans la variété." Cette définition s'applique à un grand nombre de cas, mais elle ne les explique pas tous. Un rayon de soleil, une bande de pourpre ne sont ni variés, ni ordonnés ; ce sont cependant de belles choses.

2. Aristote a dit : "le beau, c'est l'ordre, la grandeur et la puissance." Mais l'oiseau-mouche, la fleur, l'enfant, et combien d'autres objets, présentent éminemment les caractères de la beauté, sans répondre à la définition d'Aristote.

3. "Le beau, dit-on encore, c'est l'expression." Mais une homme en colère, qui tempête et blasphème, est expressif non moins que laid.

En résumé, ni l'ordre, ni la grandeur, ni l'unité, ni la puissance, ni l'expression, ni tout autre caractère objectif que vous voudrez, ne peuvent nous rendre compte de tous les cas, où nous éprouvons le sentiment esthétique.

Pour résoudre le problème nous devons au point de vue objectif ajouter le point de vue subjectif.

## II. *Au point de vue subjectif.*

Pour éprouver le sentiment du beau, il faut que nos facultés soient en harmonie, en paix, disposées à la jouissance et au jeu. Un jour, je suis de belle humeur. J'ai du temps. Nulle préoccupations, nul souci! Je navigue sur le Saint-Laurent. Le fleuve, les collines, les villages, tout m'enchantent. Je visite le parlement d'Ottawa, les salles, la bibliothèque, les tableaux, l'ensemble du monument me ravit. — Le lendemain, en proie à une préoccupation financière grave, en butte à mille et mille craintes, je passe devant les mêmes chefs-d'œuvre, je ne les regarde même pas, et, si l'on m'invite à les contempler, je manifeste vivement mon ennui. Je descends le roi des fleuves; je n'y éprouve plus aucun plaisir. L'élément objectif est pourtant le même. Qu'est-ce qui a changé? Mes dispositions subjectives, mon âme. L'union et la fusion des deux éléments est nécessaire. Nous obtenons ainsi la vraie définition: "est beau tout ce qui charme notre âme en provoquant, facilitant, entretenant le jeu harmonieux de nos facultés représentatives."

Saint Thomas a donné une définition qui, bien interprétée, se ramène à la nôtre; il a dit: "Pulchrum est quod cognitum placet." "Pulchrum est": voici le côté objectif "est beau tout objet," "quod cognitum placet": voilà le côté subjectif, "tout objet qui nous plaît dans le jeu de nos facultés intellectuelles."

3. "Le beau se distingue-t-il de l'agréable, de l'utile, du vrai, du bien?"

a) Le beau n'est point l'**agréable**. Agréable est bien plus large que beau; nombre de choses agréables ne sont pas belles: le velouté d'un vin de Bordeaux, la première cigarette d'un jeune homme sont fort agréables et n'ont rien de la beauté. Agréable est genre, beau est espèce. Si l'agréable n'est pas toujours beau, le beau en soi est toujours agréable.

b) L'**utile** et l'agréable produisent en nous des sensations ou des sentiments qui ne sont ni désintéressés, ni universels, ni nécessaires. L'utile ne satisfait que mon égoïsme tout seul. Toutes les pièces d'un costume, tous les éléments d'un bon repas et mille autres choses me sont utiles; je m'en sers, mais inviterai-je l'univers à venir s'en servir avec moi? L'utile n'engendre point un sentiment universel; vous en jugez par les exemples précédents. Enfin, ce

sentiment n'est point nécessaire, puisque je puis satisfaire mon égoïsme de mille et mille manières différentes. Il en est de même de l'agréable. L'agréable est agréable pour moi, relativement à ma personnalité, à mes goûts, à mon tempérament, à ma sensibilité; il est donc essentiellement égoïste.

c) Le beau n'est pas le **vrai**. La vérité, objet d'intelligence, est abstraite, par conséquent elle ne se présente pas à nous sous la forme d'une image. Le beau, lui, est concret; il s'offre sous l'aspect d'une image à nos facultés représentatives.

Pourquoi Platon a-t-il dit: "Le beau est la splendeur du vrai?" C'est que parfois le vrai peut se concrétiser, et alors il s'offre à nous sous le voile d'une image, et ce voile qui revêt la vérité la rend véritablement splendide, capable d'impressionner notre imagination et de produire en nous le sentiment esthétique.

d) Le beau n'est pas le **bien**. Par bien on peut entendre: soit la perfection "matérielle"—ou la ressemblance parfaite d'un être avec son type: un crapaud parfait sera-t-il jamais beau! — soit la perfection "morale"—ou la conformité parfaite de l'acte avec la loi morale. Mais cette conformité n'a rien de beau: je serre la main à un lépreux, je secours un pestiféré. Ces actes sont parfaits au point de vue moral: ont-ils rien à démêler avec l'esthétique?

L'on dit cependant: "Pulchrum est pro patria mori." Chez les Romains, "pulchrum" et "bonum" avaient le même sens; et les Grecs joignaient les deux idées dans une même expression. En français nous avons gardé le même abus de langage et nous disons:

"Mourir pour la patrie est le sort le plus beau."

Ne confondons pas toutefois la beauté esthétique et le beau moral, tout en conservant le terme reçu.



## N<sup>o</sup> V. — MORALE ET RELIGION.

### I. — LES PRIX DE VERTU, EN 1905.

Discours de M. Paul Deschanel (Extraits).

Messieurs,

Vous vous rappelez le mot par lequel Renan commença son discours sur les prix Montyon: "Il y a un jour dans l'année où la vertu est récompensée." L'on pourrait dire aussi: "Il y a un jour dans l'année où nous devons nous élever au-dessus de nous-mêmes, pour vivre avec ceux qui s'élèvent au-dessus de tout." Oui, le poète et l'artiste qui créent le beau, le politique qui, en accroissant la force d'une noble patrie, donne aux hommes plus de justice, le savant et le philosophe qui cherchent le vrai, ne viennent, sur la route où marchent ceux qui s'avancent vers la perfection, qu'après l'être de dévouement et de sainteté.

**Remarque.**—Bien inventé, ordonné, exprimé: a) Citation de Renan; b) rapprochement; c) gradation du moins au plus: "poète... politique etc... être dévoué et saint."

\* La vertu dépasse l'esprit comme l'esprit dépasse la matière. La matière ne connaît point l'esprit; et la raison, à elle seule, ne sauraient produire les grandes vérités morales; il ne suffit pas de tout comprendre pour se donner.

Sans doute, il y a parenté entre une grande pensée et une belle action; cependant la plus noble maxime ne guérit pas une épidémie, ne sauve pas un navire en détresse; elle invite seulement à braver le péril, ce qui est la première condition pour le vaincre; mais il y a quelque distance entre concevoir la justice et la vivre: le précepte n'a tout son prix que s'il se réalise.

**Rem.**—Très gracieux développement philosophique, en une langue pure, concise, naturelle: retenez ce passage par cœur.

Et je ne parle pas ici de ces moralistes qui aime la vertu pour les autres, qui, par la manière dont il en parlent, laissent voir leurs remords, et la traitent un peu comme Manon Lescaut son chevalier, plus tendre quand elle songe à ses infidélités de la veille, plus tendre encore quand elle en prépare de nouvelles.

**Rem.**—L'orateur appuie sa pensée d'un "exemple," celui de Manon, roman de Prévost au XVIII<sup>e</sup> siècle: ce n'est pas d'un goût sévère ni délicat, ni édifiant:

il y a cent passages et cent paroles des Phariséens dans l'Evangile qui eussent mieux éclairé et plus édifié.

Contemplez ces êtres admirables que la reconnaissance populaire nous a révélés : tout ce que la méditation des sages, l'effort des penseurs les plus généreux et les plus délicats, la science achevée de la vie spirituelle ont conçu de plus exquis, c'est leur existence de tous les jours, à toutes les heures. Mépris des biens de la vie, des richesses, des honneurs, des plaisirs, de la mort, immolation totale de soi au salut des autres, ils réalisent d'emblée le rêve des plus grandes âmes ; les maximes les plus éclatantes pâlisent autour de leur vie obscure, et nous retrouvons ici un nouveau témoignage de ce qu'a dit Montaigne, que l'ignorance naïve et la science parfaite se rejoignent quelquefois dans la vérité.

**Rem.**—Voici le sujet du discours, dans ses lignes générales : c'est fort bien et tout neuf, personnel, plein d'intérêt et de vie.

L'Institut de France n'aurait pas rempli toute sa destinée si, entre ceux qui servent l'idéal, il avait négligé les meilleurs ; notre œuvre serait incomplète, si nous n'allons à certains jours, par les âpres sentiers, chercher sur les sommets, parmi la souffrance, la maladie, la mort, les pâles fleurs du sacrifice, pour en faire la couronne de la patrie.

Mais qui sommes-nous, pour assigner des rangs dans la hiérarchie des âmes ? Et comment choisir ?

C'est sur leurs sentiments qu'il faudrait juger les hommes, plutôt que sur leurs actes. Ce qui importe, c'est le motif qui fait agir, le ressort caché ; ce qui intéresse, c'est la crise intime, la conquête, la victoire secrète. Tel, qui n'a point failli, n'est pas vertueux ; tel, qui est tombé, l'est encore. La vertu, c'est la lutte. Nul ne dit de Dieu qu'il est vertueux, parce qu'il est naturellement bon.

**Rem.**—Ce dernier mot sonne mal et faux : car Dieu est toute vertu, est essentiellement bon ; mais le rapprochement dépasse l'idée de l'académicien, puisque la lutte est une imperfection et une misère de la condition de l'homme déchu...

D'ailleurs, la vertu véritable se cache ; elle fuit le jour ; elle brille dans l'obscurité, comme le lis dans la forêt sombre.

Si une belle œuvre suffit à montrer le génie, une belle action ne suffit pas à réaliser la vertu : il y faut toute une vie. Le courage, l'héroïsme, le martyre même peuvent être d'un instant ; la vertu, c'est la durée.

Quelle est, dans une vie sainte, le fait de l'imagination et de la raison, la part de l'exaltation et celle de la volonté ? — (L'orateur oublie la grâce divine : il est libre-penseur et pis encore, hélas !) — Que devons-nous préférer : la bravoure de l'homme, qui éclate en traits de feu et illumine tout, ou la jeunesse, la beauté de la femme



abimées tout entières dans le mal d'autrui, dans la contagion hideuse, qui ronge la bouche, le nez, les yeux?

Pour certains êtres, il n'y a de jouissance que le dévouement; et en effet, ceux qui s'oublent peuvent bien des raisons d'être tristes: le calvaire est moins dur quand on porte la croix des autres. Alors, la vertu est à elle-même sa propre fin, sa récompense. Pour d'autres, elle est le moyen d'obtenir une récompense éternelle. Mais quelle récompense? Sans doute, pouvoir faire encore le bien, toujours plus de bien. En échange d'eux-mêmes, ils reçoivent l'infini. Comment juger avec les mesures de la terre ces existences toutes remplies des choses du ciel?

Ah! si vous m'en croyez, contentons-nous de recueillir les ondes pures qui viennent des cimes, sans chercher à découvrir les sources d'où elles jaillissent! Et si de telles espoirs sont des rêves, bénis sois les rêves qui enfantent des réalités sublimes.

**Rem.**—L'orateur fait ici allusion aux Religieuses que l'Académie va récompenser: dans son langage perce le septicisme, lorsqu'il tente de préciser le mobile de la charité chrétienne.

Ce qui est sûr — (voyez-vous le sceptique?) —, c'est que la vertu n'est point monotone. Ceux qui le prétendent n'ont pas regardé d'assez près, ni assez longtemps. Le monde moral est encore plus varié que le monde physique. La vertu a ses raffinements et ses élégances, comme la perversité. Il y a autant de manières de soulager que de manières de souffrir, autant de nuances dans la charité que dans la douleur.

(A suivre.)

## II. — "LE MENSONGE DU PACIFICISME."

(Extraits de la Revue des *Deux-Mondes*.)

1. **Le fond du pacifisme.** — Le "pacifisme," en un seul mot, ce n'est qu'un barbarisme; mais en deux mots, c'est l'amour de la paix, ou, si l'on veut, et plus franchement, c'est la peur de la guerre. Aux yeux des pacifistes, la guerre, toute espèce de guerre — à l'exception cependant de la guerre intérieure, guerre de classes, guerre civile, pour les "horreurs" de laquelle ils sont pleins d'une inexplicable indulgence,— n'est-ce qu'une forme de la barbarie, une déplorable survivance du lointain passé de notre race, quelque chose d'analogue à l'anthropophagie, et, généralement, à tout ce qui peut se concevoir de plus touareg ou de plus néo-calédonien.

Telle est du moins leur opinion, et je la crois anthropologiquement fausse; mais avant d'en démontrer la fausseté, je voudrais bien savoir, non pas de quel droit les pacifistes la professent, — puisque sans doute on a toujours le droit de déraisonner, — mais de quel

droit ils considèrent tous ceux qui ne la professent pas avec eux, comme de purs imbéciles ou de simples coquins.

Là, en effet, et tout d'abord, est le mensonge de leur doctrine. Tandis que nous rendons une entière justice à la générosité, mais surtout à la modernité de leurs intentions, et qu'en somme nous ne leur reprochons que d'ignorer la nature humaine et l'histoire, eux, pour mieux enseigner leur chimère, et pour s'assurer une perpétuelle matière à leurs déclamations sentimentales, ils commencent par imaginer ce que l'un d'entre eux appelait naguère le "militaire professionnel," une bête féroce, altérée, par nature, du sang des autres hommes, prête à tous les excès pour satisfaire ses appétits brutaux, et dont le grand crime, dans le passé, serait précisément d'avoir attaché les idées de grandeur et de gloire, de courage et d'héroïsme, de sacrifice et de vertu, de maîtrise et d'empire de soi, de générosité, de dévouement, d'abnégation, de mépris de la douleur et de la vie à ce qui ne serait en somme, de son vrai nom, qu'un instinct animal de pillage et de meurtre.

On beau jeu de démontrer là-dessus que ce genre de "professionnel" n'est qu'une espèce de fauve; et, rien n'est plus facile ni plus avantageux, dans les réunions solennelles ou dans les banquets pacifistes, que d'ameuter contre lui le sentiment populaire. Car, on a tout de suite pour soi, d'abord tous ceux qui ont gardé de la caserne ou du régiment un mauvais souvenir; on a tous ceux qui ne se soucient pas, le cas échéant, de "défendre la patrie" aux dépens de leur peau; et pourquoi n'ajouterais-je pas? on a tous ceux qu'effense dans nos démocraties envieuses, comme une injure à leur veston et à leur caractère laïque, le peu de prestige que conserve encore l'uniforme, l'épaulette et l'officier. C'est en effet cette envie qui s'exprime, et nul autre sentiment, quand on revendique, du haut de la tribune ou dans les journaux, la "suprématie du pouvoir civil," — de même que, quand on parle de la "suprémacie du pouvoir laïque," on ne l'entend, au fond, que de la destruction du sentiment religieux.

2. **Le pacifisme et le patriotisme.** — "Le Directeur de la *Revue des Deux-Mondes* démontre que la guerre a toujours existé, bien que toujours redoutée.

"Ceci revient à dire, conclut-il, que, si la guerre n'est peut-être pas, comme le pensait Jos. de Maistre une loi du monde, il semble bien qu'elle soit une condition de l'humanité." — Puis M. Brunetière ajoute :

(A suivre.)

**Remarque.**—Si nous consignons ici, en résumé, ces réflexions justes et profondes sur une question si grave, c'est que nous avons entendu dix et vingt fois un langage qui était, dans la bouche de Canadiens, l'écho de celui des pacifistes à outrance. Nous prions les jeunes étudiants et les hommes d'idées de s'instruire solidement à l'école d'un maître tel que M. Brunetière.

### III. — A PROPOS DES DRAMES DE SARAH.

(Dialogue.)

#### I. Principes.

N.—Le théâtre — tragédie, comédie, drame, opéra — est-il permis?

L.—Oui, dans le sens que l'on a établi dans cette REVUE, en 1904 et en 1905. Si le théâtre respecte la morale, la conscience, l'âme humaine et ses croyances religieuses, il est bon, tout à fait permis.

Le théâtre, que doit-il être, sinon l'art de représenter sur la scène des événements de la vie familiale et sociale. Il a pour mission de plaire à l'esprit, de toucher le cœur, de faire aimer le beau, le bien, la vertu, d'inspirer l'horreur du mal, du vice.

N.—Ainsi l'art au théâtre est dépendant de la morale?

L.—Assurément et vous allez le comprendre... Concevez-vous qu'un acteur ou une actrice sur la scène puisse se proposer, "exclusivement, sans nul autre sentiment," de plaire au public par son action artistique, par la voix, le débit, le geste, le langage, les yeux, le costume, la pose, la démarche, la danse, sans qu'elle doive tenir nul compte de ce qui est beau et bon, vertueux et édifiant, noble et héroïque? Ou bien, si vous le voulez, qu'il lui soit facultatif, libre, permis, de représenter devant les spectateurs des scènes de sensations morbides, de passion coupable, d'obscénité scabreuse, de désespoir scandaleux et d'irrégion avilissante?

Respecter la morale, ne pas lui nuire, n'est-ce pas, après tout, respecter la nature humaine, l'homme et la femme, la jeune fille et l'adolescent? Or, la nature, tous le savent, exige que le drame, mis en scène, n'exalte point les sens au dépend de l'esprit, ne souille pas l'imagination au détriment du cœur, ne légitime pas la passion vilaine et sale au mépris de l'honneur, de la sensibilité saine et pure, du bonheur de la vie individuelle et domestique.

D'ailleurs, y a-t-il en nous deux consciences, celle de l'homme et celle de l'artiste? Quoi donc! il y aurait une conscience qui apprécie et applaudit les grandes idées, les nobles sentiments, la beauté morale des actions vertueuses et héroïques; une autre conscience qui accepte et approuve les propos, les gestes, les regards, les actes, les impressions et les sensations malsaines, grossières, impudentes, sensuelles jusqu'au tressaillement obscène et invouable! Une telle division de la conscience est fautive, contraire à la nature de la personnalité humaine, partout et toujours.

En procédant ainsi, l'art manque sa fin, ment à sa mission, puisqu'il est fait, en vertu même des conventions, pour nous relever l'esprit et le cœur, au spectacle fictif d'un idéal vrai et pratique, dont nous devons sans cesse nous rapprocher.

D'un mot, l'art dramatique, loin d'être une copie servile, une photographie réaliste, est essentiellement idéaliste, l'interprète d'une

idée morale, en vue de l'âme des spectateurs : il ne saurait rester neutre, il doit servir la morale. Et l'on comprend dès lors la définition du beau moral que traduit ce vers de Brizeux :

Le beau, c'est vers le bien un sentier radieux.

N.—Je crois voir, dans vos assertions, une bien sensible différence entre le drame moral et immoral.

L.—Sans doute ; jadis, Corneille, Racine, Molière, et même Er. Legouvé... ont su respecter l'âme de leurs auditeurs, sans réveiller les instincts des sens. Désormais, on la méprise, on l'exploite, on la déprave : voilà la faute impardonnable du romantisme outré. V. Hugo dans la préface de son drame de "Cromwell," vise à établir que c'est son droit. Si vous ne voulez le croire, lisez vous-même cette étrange préface.

## II. Le fait.

N.—Alors les drames que Sarah Bernhardt a fait représenter au Canada tombe, ce semble, dans la catégorie des drames immoraux et à répudier ?

L.—Vous dites à merveille. L'on se demande pourquoi cette femme dotée du ciel de dons incomparables, ait songé à en faire un abus si détestable, si pernicieux, si scandaleux.

Avouez que le succès eût été pour elle assuré, et l'admiration, sans bornes, si elle se fut imposé de ne répéter ici que des pièces de valeur, irréprochables à tous égards. Tout le monde sait que les chefs-d'œuvres abondent à la scène française.

La juive Rachel, l'actrice célèbre, soutint le rôle d'"Adrienne Lecouvreur" pendant un mois, quand, en 1849, Ernest Legouvé et Scribe écrivirent ce drame, qui n'est nullement immoral.

Mais Sarah, sa sœur d'Israël, a "contaminé" ce drame, avec des modifications aussi saugrenues qu'imbéciles ; on dirait qu'elle a tenu à souiller son âme et celle des spectateurs en ravalant son art, qui est éminent et exceptionnel, jusqu'à l'abus d'un droit... de mépris, d'exploitation, de dépravation des intelligences, des imaginations et des cœurs.

N.—Ainsi vous condamnez absolument les pièces qu'elle a mise à l'affiche ?

L.—Décidez vous-même. Cette actrice a-t-elle ce droit?... Le public lui-même l'a-t-il ?

Il est singulier que la foule, que le nombre se le donne, sous un prétexte inacceptable et insoutenable à la fois. La foule, y compris les intellectuels, s'est moquée de la raison, de la conscience, de l'âme humaine, de la morale qui régit les manifestations de la vie intime, domestique, sociale — peut-être s'est-elle aussi moquée de la religion, de ses ministres et de leur défense.

Est-ce que l'Eglise et ses chefs seraient bien venus à dire ceci :

—“Sarah est la personne que l'on sait, en ce qui concerne la conduite et les mœurs: Allez l'entendre quand même: c'est une sirène à la voix d'or!

“Sarah, dans ces drames, fait applaudir des calomnies atroces duire de méchantes, de bassement obscènes et antireligieuses: Allez-y quand même: n'y prend du mal que qui le veut, car la morale dût-elle en rougir, en gémir, en pleurer, la morale n'a aucun droit aux pieds d'un artiste “divine”—à la façon de Vénus!

Sarah, dans ces drames, fait applaudir des calomnies atroces contre l'Inquisition, dont elle se plaît à faire retomber les excès et les crimes sur l'Eglise et les gens d'Eglise; elle y prend tour à tour des rôles d'amantes jalouses, haineuses, sanguinaires, désespérées, de filles sans aveu et sans nom; à dessein, elle-même, par sa pensée et par son argent, elle y a inséré la sottise et l'ignominie contre les moines et le clergé, contre le mariage et le bonheur familial...: Allez-y quand même, c'est elle qui a raison, nous qui avons tort. Dédoublez votre conscience, l'une adorera l'artiste, l'autre condamnera l'impudente!

“Sarah charme les yeux, les oreilles; elle a la grâce du geste, la beauté des attitudes, l'élégance des poses: c'est si beau de s'empoisonner, de savoir expirer en artiste; c'est si bon et si édifiant de se suicider et de reproduire, devant des yeux qui pleurent et des personnes qui se mouchent en sanglots, les râles, les spasmes et les hoquets de l'agonie, du désespoir sans prière et sans Dieu!... Allez à ce spectacle de torture factice, d'amour illégitime et impur, de passion sauvage et animale: l'art n'excuse-t-il pas tout, — et que vient faire ici la morale humaine et religieuse?

“Sarah mérite les vers de poètes enthousiastes, d'admirateurs engués, les applaudissements des chrétiens, la sympathie des jeunes filles, l'amour des épouses et des mères... Arrière l'autorité paternelle du foyer ou des pasteurs vigilants! Le fait s'impose: c'est une grande artiste, à plus de soixante ans! Tirez le rideau et forcez un rappel!... Adieu l'argent!... et la morale?

L. Y.

